

À chacun sa lutte, ses réussites, ses échecs (sur *Le pays des autres* de Leïla Slimani)*

Rodolfo Machuca



Leïla Slimani, dont on a lu en 2016 *Chanson douce*, prix Goncourt de cette année-là, a publié en 2020 *Le pays des autres*.¹ Elle a déclaré qu'il s'agissait du premier tome d'une trilogie dont le deuxième serait dédié à sa mère mais qu'elle ne l'avait même pas commencé.

Née en 1981 au Maroc, dans une famille francophone, elle arrive en France en 1999. Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, elle travaille huit ans auprès de la rédaction du Magazine *Jeune Afrique*, puis démissionne pour se consacrer à l'écriture littéraire. En 2014, son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, paraît aux Editions Gallimard. Elle se marie et a deux enfants. En août 2017, l'écrivaine est nommée « représentante personnelle » du président français pour la

* Slimani, Leïla (2020). *Le pays des autres*. Paris: Gallimard. 416 p. ISBN 978-2-2887799-4

¹ Nous proposons la lecture du compte-rendu rédigé par Lucía Campenlla du roman *Chanson douce*, paru dans le numéro 2 de *C'est-à-lire*.

Francophonie. Notamment parce qu'elle « incarne le visage de la francophonie ouverte sur un monde pluriculturel » (Lepelletier 2017), que c'est une femme engagée dans la lutte pour l'égalité femmes-hommes et qu'elle fait partie d'une nouvelle génération que Monsieur Macron veut faire émerger. Des proches du président vont jusqu'à affirmer que celui-ci lui aurait proposé auparavant le Ministère de la Culture.

L'action de *Le pays des autres* se situe au Maroc, à Meknès. L'essentiel du roman se passe dans les alentours de cette ville impériale. Des épisodes ayant pour décor la médina ou la ville nouvelle n'y manquent pas non plus. L'histoire débute en 1947 et finit en 1955. Toute l'action a donc lieu sous le Protectorat français au Maroc (1912-1956).

Amine et Mathilde, couple mixte, en sont les protagonistes. Lui, Marocain de Meknès, s'est engagé dans l'armée pour défendre la France. Elle, une Strasbourgeoise, le rencontre à Mulhouse en 1944 quand la garnison arrive dans sa ville natale. Immense coup de foudre ! Grande attraction physique qui ne s'estompe pas malgré les divergences qui surgissent dans la vie quotidienne et les années de privations matérielles qu'ils ont dû subir. Une fois mariés, il rentre, seul, dans son pays natal. Elle l'y rejoint en 1945.

Le voyage en avion de Mathilde, Mulhouse-Paris-Rabat, ainsi que le déplacement de Meknès jusqu'à la ferme ne se déroulent pas sans écueils. C'est le signe avant-coureur des difficultés que dorénavant le couple aura à surmonter. Le père d'Amine avait acheté quelques hectares avec l'intention d'en faire une ferme et une exploitation « florissantes » (15). Mais ces terres, couvertes de rocaille, sont très peu fertiles. À la mort du père, Amine, le fils aîné, a dû s'occuper de cette propriété comme il l'avait promis à son père.

La grand-mère de l'écrivaine, Alsacienne comme Mathilde, a connu son grand-père, soldat de l'armée coloniale comme Amine, pendant la Libération de l'Alsace en 1945. Cependant le lecteur ne doit pas se laisser leurrer ni par cette coïncidence ni par les années pendant lesquelles se déroule l'action : il ne s'agit ni d'un livre autobiographique ni d'un roman historique.

L'ouvrage de Leïla Slimani est un mélange de réel et de fiction. Son imagination créatrice s'appuie sur des récits transmis de générations en générations et sur un travail de documentation qu'elle a mené, comme en témoignent à la dernière page les remerciements à de nombreux historiens qui l'ont empêchée de commettre des anachronismes.

L'Histoire n'est que la toile de fond de ce que fut la vie à cette époque-là. Les actions et les réactions des personnages ainsi que leurs sentiments sont nécessairement influencés par les événements politiques du moment mais ce n'est pas sur l'Histoire que l'action est focalisée. Dans *Le pays des autres* l'Histoire ne voile pas l'individualité des personnages. Tous témoignent d'un vécu propre et intransmissible.

Leïla Slimani fait partager au lecteur les couleurs, les odeurs et les bruits de la médina de Meknès : le jaune des murs, le blanc des haïks, le vert émeraude de certains foulards, le rouge du henné et des tarbouches, l'odeur du cuir, de la viande fraîche, du feu de bois. La même sensibilité apparaît dans la description des paysages très contrastés: tantôt des étendues verdoyantes, tantôt la sécheresse agressive de la rocaïlle.

Le couple d'Amine et Mathilde et leurs deux enfants, Aïcha et Selim, permet à l'écrivaine d'introduire dans le champ narratif et de façon tout à fait vraisemblable la famille d'Amine, sa mère, sa sœur, deux frères, deux voisins, les parents des camarades d'école d'Aïcha qui apparaissent toujours en groupe jamais identifiés...

Le couple ne mène donc pas une vie totalement endogame car ils éveillent la sympathie de certains représentants du monde extérieur. Remarquons cependant que la petite Aïcha, brillante élève d'une école catholique, fait l'objet de harcèlement de la part de ses camarades parce qu'elle a les cheveux crépus et qu'elle vit dans une ferme éloignée de la ville. Souvent les Français riches discriminent les Français pauvres. Quand des colons critiquent devant Amine leurs ouvriers indigènes, ils s'empressent de lui dire : « Mais vous, cher ami, ce n'est pas pareil » (39). C'est que, soudain, ils

ont pris conscience que ce Marocain a lutté pour la France. Le jour où Amine emmène chez lui quelques camarades qui ont accepté de venir à la fête d'anniversaire d'Aïcha, ils pensent que c'est le chauffeur de la famille. L'hostilité devient plus violente, par exemple, la fois où Mathilde marche dans une rue de la ville nouvelle, et une jeune femme dit à une autre : « Regarde celle-là. C'est un Arabe qui l'a engrossée » (36). Elle est intolérable quand elle se produit au sein même de la famille : Aïcha fait une crise parce que sa mère est partie en France pour un mois ? Mouilala, la grand-mère, dit : « La petite française est colérique » (204). Une autre fois cette dame, qui n'a eu droit à aucune formation scolaire, se permet d'attribuer la nervosité de l'enfant à ses origines européennes.

Dans le roman, la discrimination existe donc dans tous les milieux et à tous les niveaux. Elle va de pair avec les préjugés politiques, sociaux et/ou culturels. L'individu pense que l'autre, étranger ou non, qui est différent de lui, mérite le mépris et même l'opprobre car il est l'incarnation du mal.

L'introduction de chaque personnage fait l'objet de la part du narrateur non seulement d'une description assez détaillée du physique et des vêtements mais aussi d'un profit psychologique. Le lecteur se demande peut-être si l'auteure ne s'éloigne pas un peu trop de l'histoire « principale » ou même s'il ne s'agit pas du début d'« un récit second », selon la terminologie de Gérard Genette (1972). Et voilà que, au détour d'une phrase et avec une grande aisance, Leïla Slimani intègre le nouveau personnage dans la trame romanesque et assure la cohérence du texte. La sœur de Mathilde, qui est restée en France, n'apparaît que dans les très brèves évocations que Mathilde fait d'Irène. Celle-ci ne prononce que trois phrases sur lesquelles le lecteur ne saurait s'arrêter. Et cependant lorsque ce même lecteur réfléchit sur l'ensemble du roman et qu'il connaît le dénouement, il comprend l'impact qu'une de ces phrases a eu sur Mathilde. Irène joue donc un rôle de toute importance en dépit du court temps textuel qu'on lui accorde.

Fresque d'une bonne part de la société de Meknès, le roman présente des colons riches qui agissent avec équité et respect envers les ouvriers autochtones. D'autres, au contraire, sont injustes et assez cruels envers ses employés. Il est des ouvriers ravis de travailler au service des colons français tandis que d'autres le font obligés par des besoins primaires inassouvis. Les habitants de Meknès se groupent, en général, en deux camps distincts : l'un formé par ceux qui sont heureux de vivre sous les autorités françaises – notamment ceux qui ont lutté pour la France – et l'autre par ceux qui désirent ardemment s'en libérer et luttent dans la clandestinité. Cependant il est évident que l'auteure s'est proposée de montrer qu'il y a des gens bien dans les deux camps et que sous le protectorat il n'y avait pas les bons d'un côté et les méchants de l'autre.

Ayant tenu à respecter l'individualité de chaque personnage, l'écrivaine réussit à ce que chacun d'eux mène une guerre personnelle ou politique. Les uns luttent pour défendre le Protectorat français, les autres s'insurgent contre cette tutelle. Les uns s'évertuent à convertir une terre hostile en une source de revenus leur permettant de mener une vie digne. Les ouvriers désirent le progrès de leurs patrons parce qu'il leur assurera un certain bien-être. D'autres sont animés d'un profond ressentiment envers leurs patrons. Les uns veillent à ce que les préceptes de leur culture ancestrale soient respectés par les nouvelles générations. Les jeunes filles revendiquent leur droit à se libérer du voile qui recouvre leur tête, à porter des vêtements à la mode occidentale, à sortir seules, à boire un pot avec leurs copains.... Des étrangers s'efforcent de s'adapter à une culture dans laquelle ils ne sont pas nés et de parler une langue jusqu'alors inconnue. Bien des Marocains fiers de leur passé familial veulent avoir pour épouses des femmes pareilles à leur mère mais ils aiment et désirent des européennes. Étrangers et autochtones demandent à ne pas être discriminés pour avoir la peau d'une autre couleur.

La fin du roman coïncide avec la révolte grâce à laquelle les Marocains ont récupéré leur liberté. Réfugiée sur le toit de la maison, la famille d'Amine

voit les flammes qui incendient les maisons des colons riches ainsi que les efforts soutenus des ouvriers pour sauver tout ce qui peut l'être. La famille entend les cris des insurgés et les plaintes des vaincus. Assis côte à côte, Amine et Mourad, son ancien aide de camp, à quoi pensent-ils ? Au pays pour lequel ils ont combattu ou éprouvent-ils le regret de l'avoir fait ? Mathilde, qui regarde vers la ville dont elle aperçoit les lumières, aurait-elle préféré de continuer à vivre sous la protection de la France ou est-elle heureuse qu'ait récupéré la liberté le pays où sont nés ses enfants ? Sa belle-sœur émet des cris rauques et interminables, les bras ouverts « comme le Christ sur la croix » (365). Ce sont des cris qui fêtent la libération du Maroc ou qui expriment le désarroi de voir s'éloigner la possibilité que d'autres femmes ne soient plus obligées, comme elle l'a été, à épouser quelqu'un qu'elles n'auront pas choisi? La petite Aïcha serre ses jambes contre le torse de son père tandis qu'elle pense : « Qu'ils brûlent, qu'ils s'en aillent. Qu'ils crèvent. » (366) À qui renvoi ce « ils », aux colonisateurs ou aux insurgés?

À chaque lecteur sa réponse.

Références

Genette, Gérard (1972). *Figures III*. Paris: du Seuil.

Lepelletier, Pierre (2017). «L'écrivaine Leïla Slimani nommée représentante de Macron pour la Francophonie», *Le Figaro*, 6/11/2017. Disponible en ligne : <https://www.lefigaro.fr/politique/le-scan/2017/11/06/25001-20171106ARTFIG00083-l-ecrivaine-leila-slimani-nommee-representante-de-macron-pour-la-francophonie.php>